

Et Dieu sait s'il en fallait quand aux jours de grande fête, le vieil artiste, les yeux au ciel, comme dans une extase, exécutait une des magnifiques hymnes de l'Eglise ; quand le vaste instrument tout vibrant sous ses doigts, entonnait les majestueux "Veni Creator" ou les triomphants "Te Deum" ; ou lorsqu'à la messe de minuit, les fidèles agenouillés fondaient en larmes en écoutant les vieux Noël, si naïfs et si beaux, qu'on les eût dits exécutés par un chœur d'anges descendus dans la vieille tribune !



Détestant la musique moderne, la musique sacrée était pour lui la seule, la vraie musique où l'art atteignait son apogée. Il n'admettait même aucune discussion sur un tel sujet. "Ah ! les artistes modernes, s'écriait-il en s'échauffant soudain, savez-vous ce qu'ils font ? De belles phrases musicales où le public instruit pourra admirer leur talent. Vous êtes à genoux pour prier, tout à coup les violons de ces messieurs commencent à grincer : aussitôt l'esprit de critique se glisse malgré vous dans tout votre être ; vous discutez en vous-même la valeur de tel ou passage, votre âme vous échappe, vous devenez l'esclave de l'artiste, et quand vous quittez l'église, vous vous apercevez avec une douloureuse stupéfaction que vous n'avez pas prié.

Ecoutez au contraire les premières notes d'un "Sacris Solemnis", d'un "Lauda Sion", d'un "Adeste Fideles" : vous êtes remué profondément, vous tombez à genoux, vous vous jetez en Dieu et ne pensez plus qu'à Lui. D'où vient cela ? Je vais vous le dire. Croyez-vous que les saints évêques Fortunat et Claudius Mamert en